



extrait
du

***Journal
Intime
Collectif***

de la
ZAD



ejic.com / zad.nadir.org

Les règles du jeu du JIC

Les sessions du JIC sont ouvertes à tous ceux qui souhaitent apporter au moins un texte (en tête ou sur papier) . Il n'y a pas de spectateur. Pour y participer, il faut écrire un texte (ou plusieurs) décrivant une scène, avec dialogues (ou pas), observée dans l'espace partagé (*ici la ZAD*).

Les textes doivent répondre à ces contraintes:

- **décrire** des scènes ou paysages réels, des personnages anonymes;
- **être écrits** de manière strictement descriptive; (*pas de psychologie ou de jugement de valeur*) sans utiliser le pronom "je"; (-> *il ou elle etc.*)
- **être écrits** au présent;
- **être précédés** de la date, de l'heure et du lieu;
- **faire minimum** 3 lignes;

Au cours des sessions les textes sont lus et débattus à l'aulne de la charte. Les textes rentrent ou pas dans l'œuvre collective.

NB :

Il y a beaucoup de choses qu'il est impossible de dire avec le JIC.

Des sessions sont régulièrement organisées sur la ZAD,

Ce recueil montre la vie quotidienne avant le début des expulsions (16 octobre 2012) et un peu après.

Extrait du *Journal Intime Collectif* de la Z.A.D.

Notre Dame des Landes / 44

LES TEXTES



**Hiver 2011-2012, au début de la nuit.
Chemin du Sabot, autrement appelé « Champs Elysées ».**

Elle marche sur le chemin. Il y a les deux rangées d'arbres sur les côtés qui encadrent le chemin. Sa frontale est toujours allumée. Il n'y a pas franchement de lune aunuitd'hui. Elle prend son temps.

Il y a un petit truc qui reflète la lumière de la frontale à un moment donné sur sa gauche. Alors elle tourne la tête et puis sa frontale éclaire l'objet. C'est un drapeau bleu, blanc, rouge, miniature. Il est planté dans une merde dessinée, en colimaçon.

Elle rit toute seule pendant cinq minutes.

Mardi 7/ 7/2012

Carrefour de la route des Fosses Noires et de la Paquelais.

Deux jeunes gens torsés nus, un garçon et une fille, mats de peau, tenant en laisse un minuscule chien noir, regardent passer une bande de clowns peinturlurés de toutes les couleurs, des vêtements bariolés, des seaux remplis de boue à la main.

- Qu'est-ce qui se passe ? Demande le jeune garçon.
- On va jeter de la boue sur les flics.
- On peut venir ?
- Bien sûr.

Les deux jeunes gens se mêlent au cortège qui s'engage sur la route des Fosses Noires. Un des clowns, les cheveux disparaissant sous une toque à grelots se met à chanter :

« On est fort et courageux
On sait compter jusqu'à deux »
Et les autres de scander :
« Deux ! Deux ! Deux ! »

- Le préfet est un fils de pute, continue le soliste, tous les hippies, il les bute !
« Bute ! Bute Bute ! »

Le cortège passe à côté d'une petite maison de plain-pied, avec de chaque côté des jardins clôturés. Une vieille dame en sort, claudiquant sur sa béquille, laissant dans son dos la télévision crachoter les nouvelles du jour.

- Alors c'est la guerre ? Demande la vieille dame à la bruyante sarabande.
- Oui madame, répondent les clowns.
La vieille dame lève son poing libre au ciel.
- Allez-y !

Extrait du *Journal Intime Collectif* de la **Z.A.D.**
Notre Dame des Landes / 44

**Une nuit de l'hiver 2012, tard.
Chemin du Sabot / 100 chênes.**

Il fait froid. Des personnes, à vélo. Un bruit d'hélicoptère. Les têtes se tournent. Sur la gauche, un faisceau lumineux éclaire du ciel. Les personnes s'arrêtent, la frontale s'éteint, observent l'hélico et son faisceau lumineux. Après quelques minutes, celui-ci disparaît vers le nord. La frontale se rallume, elles échangent quelques mots et reprennent leur route dans la nuit.

Mars 2012.

Les Ardillières.

Un petit garçon, la joue écrasée sur son poing fermé, le front collé à la vitre d'un bus d'enfants en cartable, regarde les champs kakis et humides défiler. Les autres enfants ont les yeux rivés sur des téléphones ou des bandes dessinées.

Le petit garçon dessine sur la vitre un visage souriant et d'un geste vif l'efface. Il a une ecchymose sous l'œil droit. Soudain, le bus ralentit, le conducteur du bus maugréé : « C'est quoi c'truc bordel ! »

Au carrefour, un homme en armure bleu nuit lui fait signe. Il y a beaucoup d'hommes en armure bleu nuit au carrefour, une bonne cinquantaine, avec des voitures et des fourgons garés un peu partout. Sur la rue qui file tout droit, d'autres hommes en armure encore, visières baissées, matraques en main, font barrage à une horde de gens cagoulés.

— T'as pas honte de ce que tu fais ? Qu'est ce que tu vas dire à tes enfants ce soir ? Tu sais que la gendarmerie mobile a été fondée par le Maréchal Pétain ?

Sur une rue qui part sur la gauche, les mêmes hommes en armure bloquent des gens qui leur chantent des slogans.

Dans le bus, les enfants s'agitent.

La plupart des hommes en armure ont la tête levée vers la maison au centre du carrefour. Deux personnes sans cagoule, plus éloignées, posent une caméra sur un trépied et pointe l'objectif vers la maison.

Le petit garçon lève les yeux et les écarquille. Sur le toit de la maison sept personnes sont assises et invectivent les hommes

en armure. Une des personnes sur le toit, un jeune homme aux cheveux longs, tient un drapeau noir à tête de mort blanche déchiré qui vole au vent. Avec un sourire à l'adresse du garçon, il lève le poing serré et lance un cri vibrant. L'enfant bondit sur son siège et lève le poing à son tour.

29/05/2012.

Une pièce de La Pointe.

Deux jeunes femmes couchées côte à côte dans un lit blanc. L'une a un oreiller dans le dos, de petites lunettes carrées, elle est plus fine que sa voisine.

La femme aux lunettes carrées lit à haute voix : « J'avais huit ans. Je dormais avec mes petits chats. Un chat a commencé à me lécher le minou. J'ai laissé faire. Ça a été un déluge d'extase. C'est alors que j'ai découvert ma vie sexuelle. »

Sa voisine, le nez sous son coude, s'endort. La porte s'ouvre, un homme, titubant, s'excuse tout de suite. La lectrice lui dit qu'il y a de la place dans la chambre s'il veut dormir. Il s'éclipse en laissant la porte entrouverte.

Des matelas aux autres coins. Des gribouillis sur le mur blanc expliquant : « Si nos vies n'ont plus de sens, c'est que nos rêves se résument à un bidon d'essence ». Le lit occupé par les filles est à l'opposé de la porte sous une fenêtre à trois volets. Entre le lit et le matelas, des sacs recouverts de vêtements aux étiquettes de grands couturiers.

Au loin derrière la fenêtre, les basses rythmées d'un concert pulsent. La porte vibre des éclats de voix empâtées et discordantes

La lumière de la pièce blanche.

Un Jour de Juin 2012. Bel Air.

Une femme chargée de sacs-poubelles s'agrippe à une échelle meunière, gravit quelques marches, arc-boutée, et débouche sur un grenier. Cinq ou six portants suspendus, chargés de vêtements, des cartons et des caisses remplis de chaussures jetées en tas, des étagères débordant de sous-vêtements éclairés par la porte grande ouverte qui donne vers le ciel.

La femme lâche ses sacs et s'exclame en s'approchant d'un teeshirt à rayures bleues qui tient au portemanteau par de très fins lambeaux de tissus. « Ah mon tee-shirt ! »

Un garçon surgit d'une pièce derrière elle et lui dit : « Je l'ai beaucoup porté celui-là. »

Elle : « Et moi je l'ai porté pendant vingt ans, ensuite c'est ma fille qui l'a mis mais comme il était trop déchiré... »

Lui : « J'aime beaucoup les trous, les vêtements déchirés... »

Quelques jours plus tard.

La femme rentre dans la maison : Une jeune fille est en train de lire recroquevillée sur son livre, un garçon gratte doucement une guitare, un autre dessine et une autre modèle une poupée en papier mâché. Une autre, aux dreads blonds délavés entortillés autour d'une coiffe mi-casquette mi-salopette-pour-bébé est entrain de broder. Elle se penche sur son ouvrage, le tee-shirt aux rayures bleues est entre ses mains, recouvert d'empiècements multicolores.

— C'est magnifique ce que tu fais.

— Je vais l'envoyer en Pologne, c'est pour ma sœur, elle adore les teeshirts à rayures bleues.

7/07/12.

La Gaité.

Sur le buffet au milieu de la cuisine, des grands saladiers avec du riz, du boulgour, des légumes cuits, de la salade. Des petits bols avec des sauces de toutes les couleurs. Des bouteilles d'huile, de condiments de toutes sortes. Un saucisson sur la planche découpé en fines rondelles. Entre le buffet et la fenêtre, une grande table entourée de personnes. Une fumée épaisse dans la pièce, des pétards qui tournent, la plupart des quidams présents ont un verre à la main. En bout de table, une femme grande, avec un bonnet rouge, un sweat à capuche kaki et un jeune homme au tee-shirt crasseux discutent.

— ... y avait aussi la question du soutien à Sylvain F., dit la femme, y'en a qui ont dit que c'est un connard mais du moment qu'il lutte, la question du soutien ne se pose même pas.

— Oh tu sais, des connards sur la Z.A.D. Y'en a beaucoup, répond le jeune homme, toi par exemple.

— Enfoiré. Bah tu vois, la viande que m'a donné ta mère pour toi, j'vais m'en faire un bon steak et me régaler.

— Tu sais quoi ? Je pense que ma mère a donné ce steak pour se donner encore un soupçon d'utilité et me rendre dépendant.

— Mais t'es un p'tit con. Ma mère, la dernière fois que j'ai fait une action clown dans la région où elle habite, elle m'a demandé de ne pas dire que j'étais sa fille, parce qu'elle est infirmière libérale et qu'elle est connue dans la région.

— Sans déconner ?

— Bah si. Pour pas menacer sa position sociale.

— Oh c'est horrible.

Extrait du *Journal Intime Collectif* de la Z.A.D.

Notre Dame des Landes / 44

— Et toi tu trouves le moyen de te plaindre parce que ta mère se déplace sur la Z.A.D. pour t'apporter de la viande. T'as quel âge ?

— 23 ans.

— T'es qu'un p'tit con !

A cette exclamation, tout le monde dans la pièce se retourne sur les deux interlocuteurs.

— Euh... dit le jeune homme, avec un rire de gêne en se frottant la tête, t'as trouvé comment le dernier film de Charlie Kaufman ? Pas mal non ?

Le 6 juillet 2012.
Carrefour des Ardillières.

Papy baisse sa vitre : « De toutes façons, votre truc, on y peut rien y faire. Un petit sourire, et la réponse fuse : « Arrêtez, les bretons, vous êtes des têtes de mules. Il y a quarante ans, leur centre nucléaire, ils l'ont remballé, non ? Et vous pourriez pas faire ça avec un aéroport ? »

L'œil du papy s'allume soudainement. « Mais c'est vrai ça ! Alors à demain ! »

Le 18 juillet 2012.

No Name.

C'est le matin. La fraîcheur de l'aube est loin. Elle sort de la caravane. Les pieds sont nus et l'herbe est chaude. Le soleil est haut. Elle pose ses pieds sur l'herbe, encore, l'un après l'autre. Les pieds sont nus, elle évite une ronce, poursuit son chemin, sur l'herbe. L'herbe est aplatie et persiste. Plus loin l'herbe a disparu. Elle pose son pied sur le sol argileux. C'est tiède, légèrement humide. Les pieds sont nus. Elle marche sur un animal géant endormi. Elle se met à marcher sur la pointe des pieds. C'est un peu mou à certains endroits. Elle s'arrête, pas longtemps, l'animal géant est toujours endormi. Elle murmure : « Est-ce une sorte de dragon? »

18 juillet 13h.

Périphérie Bellishrout.

Un chemin bosselé, bordé d'arbres, ornières allongées argileuses, plus ou moins mouillées, à droite un toit en taule à côté d'un car « Bibliobus », derrière, un champ de maïs, au fond un petit bois de chênes, au bout du chemin de ronces, une clairière, un carré de palettes posées sur des pneus et un homme dans un arbre.

Accroché à des cordes de couleurs qui enroulent l'arbre, il pend à cinq mètres de haut.

Un autre homme est derrière une banque en bois soutenue elle aussi par des pneus. Il ajuste une planche.

Le vent fait frétiler les feuilles des chênes et le lierre qui enserre tous les troncs.

Deux jeunes hommes, torsés nus, aux longues dreads blondes, débouchent du sentier de ronces.

— Do you speak english ?

L'homme derrière la banque sourit et émet un petit son.

— We are looking for blacks field, do you know where it is ?

L'homme dans l'arbre tend le bras vers une clairevoie de ronces.

— Thank's, disent-ils, et ils poursuivent leur chemin.

Le 18/07/12.

A Pimki.

« Voilà les fameuses tomates » dit l'homme en se penchant sur les plants à l'allure vigoureuse.

Les quatre autres personnes retiennent leur respiration.

— Ils sont beaux vos plants, mais vous voyez les petites taches noires ?

— On a surtout vu des tomates qui commencent, regarde là !

— Oui mais les petites taches noires, c'est le mildiou. C'est mort !

La plus jeune demande :

— Qu'est qu'on peut faire ?

— Il faut arracher les plants et les brûler. Tous ! Tout de suite !

Le 18/07/12.

Au No Name.

Elles arrivent. C'est la nuit. Tout est calme, il fait noir.

Elles entrent dans la première caravane, allument une bougie, discutent quelques instants et s'endorment calmement.

Il fait jour. Le réveil se fait doucement... au rythme du lieu.

« Allez hop ! Debout ! » L'une marche d'un pas certain, l'autre regarde où elle met les pieds. L'une prépare du café, l'autre se roule une cigarette. Tranquillement. Tout est calme. Seul le bruit du vent se fait entendre.

Puis, au loin, un bourdonnement, qui se rapproche. C'est un hélicoptère. L'une ne bouge pas, l'autre regarde le ciel. L'une explique à l'autre :

— C'est les flics qui viennent faire des repérages et nous fichier, car oui, il paraît qu'on est des terroristes !

Le 20 juillet 2012, vers 18h.
Les Planchettes.

Une jeune fille avec une tresse et des lunettes noires descend d'un VTT gris qu'elle laisse devant un tas d'objets en fer, en plastique, en bois regroupés et formant une barricade. Elle pousse une porte en bois. Sur sa droite elle s'arrête devant une paire de baskets blanches. Sur le côté de chaque chaussure il y a une étoile entourée de deux mots anglais « All Star ». La jeune fille prend une des baskets et regarde la semelle où est inscrit le numéro 7.

« Eh merde ». Elle repose la chaussure. Elle se remet à marcher jusqu'à un camion d'où sort de l'herbe. Elle entre. A l'intérieur, il y a deux ordinateurs munis de deux claviers et deux chaises. L'une d'elle est occupée par une jeune femme qui porte un bandeau à fleurs sur les cheveux.

— Bonjour ! Dit la jeune fille.

— Bonjour ! Répond la jeune femme.

— Ça marche ? Demande la jeune fille.

— Bah... Bof, ça dépend ce que tu veux faire.

— Bon je vais tenter le coup.

— Bonne chance ! Dit la jeune femme avec un sourire.

Dix minutes plus tard...

— C'est looong... soupire le jeune fille.

— Et encore moi j'ai eu le malheur de vouloir regarder une carte, c'est l'enfer.

— Ah ouais dur dur.

Quinze minutes plus tard.

— Bon j'en ai marre, j'y vais, salut ! Dit la jeune femme.

— Ciao !

Cinq minutes plus tard...

— Hello ! Dit un jeune homme en passant sa tête dans le camion.

La jeune fille détourne la tête de l'écran qui indique « chargement » et répond :

— Hello.

— Is it working ?

— Hum... Yes but you should be patient cause it's very slow.

— Ok I'm gonna try.

Cinq minutes plus tard.

La jeune fille sort du camion entre dans une pièce un peu plus loin, monte sur une chaise, débranche et rebranche un boîtier blanc sur lequel est écrit « Livebox ». Elle rentre à nouveau dans la caravane et en ressort cinq minutes plus tard et dit en soupirant « Tu parles « deadbox ouais ... tss »

Elle croise un jeune homme qui lui demande.

— Ça marche ?

— Moi j'ai abandonné.

Le 24 Juillet 2012.

No-Name.

Après-midi. Chaud. L'air est immobile. Un ciel limpide filtre en petites taches bleues à travers le feuillage des arbres environnants. Le soleil charge l'atmosphère d'une lumière jaune. A l'abri, sous une bâche, trois personnes, immobiles, comme l'air.

Elles sont assises autour d'une table encombrée de divers objets : livres, nourriture, épluche-patate et autres tubes de peinture. Un homme se lève et se dirige lentement vers une grosse barrique en plastique noir et y plonge un tonnelet de vin en plastique marron ouvert sur vingt centimètres. Un clapotis se fait entendre. Le tonnelet remonte plein.

« Ça va être dur août. Au moins quand il pleut ça remplit les tonneaux. »

Le 24 Juillet 2012, 19h.

Dans le champ-mé.

Sur un petit coin d'ombre, cinq personnes étendues sur l'herbe, stylo en main, écrivent sur de feuilles blanches.

Quelques grillons chantent ainsi qu'un coq au loin. Au fond du champ quelques silhouettes sont courbées sur la terre labourée. Entre les deux groupes, un gros camion immobile entouré de pots de fleurs, de vélos, de bouteilles de gaz et relié à un car tout aussi immobile par une corde d'où pend du linge. Un peu plus loin, trois caravanes et une cabane jetées dans l'espace nu et vert du champ.

Une de ceux qui écrivent dit : « Je n'ai aucune inspiration, je vais faire un making-off de JIC. »

**Mardi 24 Juillet 2012, dans la soirée, vers 22h.
La Gaité.**

Une dizaine de personnes se retrouvent à l'intérieur et à l'extérieur de la maison. L'ambiance générale est au calme. Le soleil apaise ses ardeurs et propage une lumière rougeâtre appelant des parfums de savane, appuyé par un vent chaud. Il laisse apparaître un fin croissant de lune reposé sur la cime des arbres. Une dizaine de personnes se trouvent à l'intérieur et à l'extérieur de la maison. Seul le maïs s'agite dans le pré.

17 aout 2012, 23h30.

La Gaité.

C'est la nuit. A l'intérieur de la maison, dans la cuisine, la minuscule chaîne hifi braille un vieil Aretha Franklin et la dizaine de personnes présentes fait trembler les murs en dansant.

Devant la maison, un couple se serre dans les bras l'un de l'autre en se parlant dans l'oreille. Juste derrière eux, un homme aux cheveux blancs chante et joue de la guitare, accompagné aux percussions par un gamin de 7/8 ans et par un garçon avec une crête sur la tête.

Juste devant la maison, un panneau blanc immaculé sur le sol. En grosses lettres rouges, précédé du rappel de quelques textes de loi, il est écrit : « PERMIS DE DEMOLIR »

Septembre 2012.
Les Planchettes.

La pluie mouille les barricades, l'herbe, l'amoncellement, les vélos renversés, les poubelles débordantes, les pieds nus sur la terre, et une basket blanche « all star » seule et délassée au milieu du petit chemin.

Premier jour de septembre 2012.
Entre la Gaité et la Chèvrerie.

Pour le moment, la chaleur monte dans les branches de maïs traversées d'une traite le matin, mouillé partout où l'eau se dépose. Un homme prend un premier chemin et revient sur ses pas là où son regard repose, il a déjà été ; Maintenant, il avance avec assurance dans une nouvelle direction. Il est passé partout. Dans un sens et dans l'autre. Et il s'éloigne de l'endroit. Sa cible se déplace, elle aussi : tantôt la branche roussie par un ciel mauve, tantôt un contournement du champ fréquenté en sillons. Il quitte un manteau de cuir sans s'arrêter.

**Un jour de septembre 2012, vers 15h.
Le Rosier.**

Une femme à vélo et un sac sur son dos arrive devant la maison. Elle descend de son vélo et salue en souriant les deux jeunes femmes aux cheveux courts attablées devant la maison.

- La machine est libre ?
- Oui, tu peux y aller. Tu veux un café ?
- Avec plaisir, répond la femme.

Elle entre dans la maison et quelques minutes plus tard s'attable avec les deux autres.

Mardi 4 septembre 2012, 17h.
Un champ près de la cabane de résistance.
Les planchettes.

Un premier cercle d'une dizaine de mètres de diamètre enserré d'un autre cercle incomplet et difforme d'être humains plus ou moins allongés.

Le soleil reprend sa première lumière du soir. Quelques un-es portent des lunettes de soleil. Le temps s'écoule, la parole passe d'un être humain à l'autre, mollement, des chiens aboient, se reposent et traversent le cercle. Des voix grognent, les chiens se dispersent.

Parfois une voix plus aigue presque sifflante prend le dessus, s'affirme. Quelque un-es se redressent.

— Si on veut que cela se passe autrement que d'habitude, c'est-à-dire qu'on ressorte de là sans avoir pris aucune décision, on pourrait peut-être, du coup, faire passer les questions techniques simples en début de l'ordre du jour.
Sans parler du fait qu'on ne va pas aborder les différents scénarios d'expulsion.

Quelque un-es s'étendent à nouveau. Le soleil caresse les yeux fermés.

Le temps s'écoule encore, quelques voix discordantes, le cercle se segmente, de petits cercles se forment. Le champ s'égrène d'être humains.

Une autre voix ferme s'élève :

— Puisqu'il y en a qui discutent entre eux, c'est que la réu est finie. Est-ce qu'on décide que la réu est finie ?

Le 4 septembre 2012.

Le Liminbout.

Illes arrivent dans le hameau. Illes ont les traits tirés. L'un d'entre eux dit : « On a enduré deux heures de réunion pour avoir trois numéros de téléphone. » Un couple leur tend un verre de Muscadet bien frais. Illes parlent d'expulsion et fausse alerte.

Dehors, un homme est au volant d'une voiture, la portière ouverte devant une maison aux portes murées.

Sur la grande porte est écrit : « Nos vies ne sont pas à murer
- Vinci dégage ! »

Samedi 15/09/12.

Le Liminbout.

Partout dans le jardin, des gens mangent et boivent. L'homme rentre dans la cuisine avec deux assiettes et deux couverts sales dans les mains. Dans l'évier, deux cuvettes, l'une avec de la mousse et l'autre avec de l'eau claire. Il lave dans le premier, rince dans le deuxième, et, pose le tout dans l'égouttoir.

Une femme rentre, avec une quinzaine d'assiettes sales dans les bras. Il la regarde et dit : « Tu vois, on est peut-être des gauchistes terroristes sans foi ni loi, mais au moins assume chacun notre vaisselle. » Et elle lui répond : « Merde, tu as raison. Tout ce que j'ai dans les mains, c'est que des copains à moi, rien à vous. »

Lundi 17 septembre 2012, 20h.

Les 100 chênes.

La voiture recule dans le chemin. Juste sur son passage, une carriole chargée de légumes, poussée par un jeune homme et deux jeunes femmes. La voiture s'arrête, et une femme et un homme en descendent.

— Besoin d'aide ?

— Non on va juste au Sabot. Vous voulez des légumes ? On a des super courgettes.

— Pas trop, par contre, tes carottes ont l'air belles.

— Ben tiens ça t'iras ?

— Je te prends quand même les petites courgettes.

La carriole repart doucement en brinquebalant et entre dans un chemin perpendiculaire.

Mercredi 19 septembre 2012, 10h30.

Champ de l'Épine.

Les rayons du soleil sont ras, les feuilles un peu dorées. Au loin dans le champ une douzaine de personnes sont courbées vers la terre, certain-es, fauche en main, d'autres accroupis, fouillant la terre de leurs mains. Des cageots se remplissent doucement de pommes de terre.

Un cri victorieux se fait entendre :

— Des patates ! Une ! Deux ! Trois !

— Eh ! Hèle une autre voix, t'es sûr que t'es sur le sillon ?

— Bah j'en sais rien, j'ai l'impression, mais je ne vois pas de patates là...

— On a tendu une ficelle quand on les a plantées mais c'était pas droit, alors peut-être que t'es pas dessus.

— Ah oui mais on les voit pas les pieds, où sont les pieds ?

— Tu peux pas les voir, c'est normal, comme elles ont eu le mildiou, on les a coupés.

Un peu plus tard, une femme court d'un bout à l'autre du champ avec une petite caméra et cri alternativement « ça tourne » et « coupé » ; les ramasseurs, dont certains portent maintenant des foulards, s'agitent et râlent. La femme dit alors : « Voilà, c'est fini tout le monde. »

**26 novembre 2012, aux alentours de 16 heures.
Forêt de Rohane.**

Quatre cent jeunes se trouvent dans le champ séparant la Rolandière de la Forêt de Rhoane.

Un nuage de gaz, une multitude de gens qui tousse, crache, se badigeonne le visage.

Un groupe de percussionnistes dont plusieurs crient : « Ah voilà la sambactiviste » arrive sur la zone aux sons entraînants de la batucada.

Les musiciens et musiciennes pénètrent dans le bois suivi des quatre cent personnes.

Le cortège se dirige vers un groupe d'individus casqués, flanqués de boucliers, armés de matraques et de pistolets qui portent dans leur dos l'inscription « gendarmerie ». Ils forment un cordon entourant les arbres. Des débris de bois jonchent le sol, des pelleteuses finissent de détruire une cabane à douze mètres de haut.

La foule au pas cadencé des rythmes de la samba, chante et danse, sourire aux lèvres devant au moins deux cents Gardes Mobiles. Ils envoient d'innombrables bombes lachrymo en tire tendu ainsi que des grenades assourdissantes directement dans les jambes des personnes qui reculent, toujours au rythme de la samba.

Lorsque le nuage de gaz se dissipe, le cortège revient faire face aux gardes mobiles.

Une personne demande à la formation de percussionnistes d'arrêter le jeu afin de pouvoir chanter.

Une cinquantaine de personnes se met alors à danser et chanter une chanson décrivant l'absurdité du projet

d'aéroport.

Un garde mobile range sa matraque, lentement, avec des gestes nets.

D'autres baissent les yeux.

Certains esquissent un clin d'œil.

Des personnes leur expliquent la manipulation dont ils font l'objet de la part de leurs chefs et des multinationales. D'autres dénoncent la destruction de la forêt et des cabanes et la violence faite aux gens qui y vivent et à toutes les personnes venues les soutenir.

Un des gardes mobiles dit : « Je suis d'accord avec vous, je n'ai rien à faire là. »

Puis, un ordre est donné et les Gardes Mobiles avancent tous ensemble et font reculer la foule hors de la forêt aux sons des grenades lacrymo, assourdissantes et de la samba.

Dimanche 16 décembre 2012. 14h-15h.

Champ « hors contrôle ».

Chblouc, Chblouc, Chblouc, des paires de bottes s'enfoncent dans la boue. Chblouc, Chblouc, Chblouc des milliards de traces de pas marquent le sol argileux.

Des palettes à la queuleuleu dessinent des chemins et des pontons sur cette mer de boue.

Des bâchent multicolores sont tendues sur des structures asymétriques. Des caravanes parsèment le champ.

De la fumée s'échappe du dessus d'une yourte blanche qui fait tâche. Des toiles battent et flottent au grès du vent. Quelques rayons de soleil se glissent entre les averses. Et.

Sans fin des filles et des garçons de tout âge se déplacent, Chblouc, Chblouc, Chblouc avec leur lot de boue, souriants, affairés, des outils ou des bouts de bois dans les mains, et tapant, sciant, clouant, attachant.

Non loin de l'entrée du champ, une demi-douzaine de personnes déploie un ensemble de bambous attachés entre eux par une multitude de courts bouts de ficelle bleue. Les bambous s'écartent et au fur et à mesure se révèle une structure de yourte sur laquelle d'autres personnes viennent attacher des couvertures rouges, roses, à carreaux, à fleurs, chaudes.

Dimanche 16 décembre 2012.

Champ « hors contrôle ».

Devant le chapiteau, une personne en croise une autre.

- Bonjour, comment va ?

- Très bien, je prépare un atelier d'écriture.

- Ah, c'est chouette, dans combien de temps ça commence?

- Maintenant.

- Super.

A quelques pas, une troupe s'anime autour d'une douzaine de palette posée au sol.

Un ballot de perches en bambou est déplié par quatre ou cinq humains. D'un coup, une yourte surgit, dessinant un abri.

Quelques temps plus tard, une bâche est posée sur le toit. Sous le chapiteau les stylos se mettent en mouvement.

Extrait du *Journal Intime Collectif* de la Z.A.D.
Notre Dame des Landes / 44



Journal
Intime
Collectif

de
la

ZAD

n°2

Notre Dames des Landes (Loire Atlantique)

Juillet 2013

*

Les ateliers du *Journal Intime Collectif* ont repris en 2013 sur la ZAD. Depuis le mois d'avril, la ZAD n'est plus occupée par la police. Avec la libération du carrefour de *La Saulce*, la vie quotidienne a pris un cours plus tranquille. La route D281, dite « la route des chicanes », fermée par la préfecture mais ouverte par les zadistes reste un lieu d'habitation. Le projet d'aéroport semble reporté aux calendes grecques. L'actualité est maintenant centrée sur la terre, riche ou pauvre, cultivée ou pas.

Ce recueil, comme le précédent, ne peut traduire la richesse de ce qui se joue sur cette zone à défendre qui se veut aussi une zone d'autogestion, de liberté et de vivre autrement. Il est le reflet modeste d'une pratique d'écriture sans jugement de valeur, une mise en commun de témoignages qui donne cette œuvre collective.

La ZAD, juillet 2013

Les règles du jeu du JIC

**

Les sessions du JIC sont ouvertes à tous ceux qui souhaitent apporter au moins un texte (en tête ou sur papier) . Il n'y a pas de spectateur. Pour y participer, il faut écrire un texte (ou plusieurs) décrivant une scène observée dans l'espace partagé (ici la ZAD).

Les textes :

- décrivent des scènes ou paysages réels, des personnages anonymes;
- sont écrits
 - de manière strictement descriptive;
 - sans psychologie ou jugement de valeur
 - sans utiliser le pronom je; (-> il ou elle etc.)
- sont écrits au présent;
- sont précédés de la date, de l'heure et du lieu;
- font minimum 3 lignes.

Au cours des sessions les textes sont lus et débattus à l'aulne de cette charte. Sans discussion sur l'inérêt ou le bien-écrit des textes. Les textes rentrent ou pas dans l'œuvre collective.

NB : Il y a beaucoup de choses qu'il est impossible de dire avec le JIC.

Des sessions sont régulièrement organisées sur la ZAD depuis 2012.

Les textes

Début février.

La Châtaigne.

La nuit est déjà tombée depuis quelques heures.

Humidité et froid combinés. Tout le monde se trouve à l'intérieur.

– Salut tout le monde !

– Ici c'est La *Notav*. Un éclairage aux bougies, deux tables, un bar, un poêle à plein régime. Ça discute. Une liqueur, une tisane chaude, un jeu de cartes, quelques dès, ça plaisante.

– Eh Michel, tu nous montres ton dernier tour de magie ?

Il y a ceux qui racontent leur journée, ceux qui débattent, ceux qui cogitent et ceux qui apportent les nouvelles d'ailleurs.

– Vous savez qu'il se construit une nouvelle cabane avant Le *Limibout*, un peu d'aide ne serait pas de refus et il y a de quoi compenser l'effort : du rhum. »

– Dites, Il y a plus personne aux barricades et c'est grâce à elles que ceux de l'arrière vivent dans la quiétude !

– Les flics sont déjà venus nous tâter vers 5h du mat. Si personne ne les tient, qu'est-ce qui les empêchera de venir jusque là ? »

**Février 2013, aux environs de 12h.
La route de la Paquelais (D281).**

Le soleil brille et fait briller la peau.

Elle marche, la route s'étend à perte de vue.

Au loin... des tas de matériaux, un coup à gauche, un coup à droite, pneus, palettes, grillages, bonbonnes de gaz, morceaux de bois, de métal, bouteilles vides, portes, phrases écrites, des fleurs.

Tchip Tchip Cui Cui

Elle est légère.

Elle regarde dans tous les sens en chantonnant.

« Salut ! »

« Oh la vache »

« Tout à construire »

« On lâche rien »

« On travaille la terre avec entrain »

« Pas toujours facile hein ? »

« Mais PUTAIN, qu'est-ce que c'est gai ! »

Février 2013.

La Châtaigne - Les Lazcards.

La Châtaigne.

Peu de gens sont debout. *La Notav'* se fait silencieuse.

Subsistent quelques fonds de verre, nappes de fumée.

Les barricades sont vides. Deux-trois personnes masques à gaz sur le nez.

Les derniers quittent la cabane. Il pleut.

Les Lazcards.

Sur place le poêle chauffe, l'alcool coule à flot.

– Une activité, il faut une activité, dit un premier.

– On les embête ? Dit un second.

« Ahooooou ! » « Yipiooou ! » « Youyooooou ! » Font les autres.

Tout du long de la nuit noire. Par-ci par-là des instruments, des chants, radio Klaxon, ça rit, ça boit.

Février 2013.

La Rolandière.

Trois taules forment le bâtiment en plein courant d'air. A l'extérieur, une dizaine de personnes sont autour d'un brasero. A l'intérieur, elle ouvre la trappe du poêle et souffle. Un homme arrive tremblotant et les bras serrés contre lui. Il se rapproche du poêle à peine tiède. On lui tend une tasse de café. Il dit : « Tu sais pas où je pourrais dormir ce soir ? » Ses bras se déserrèrent et il boit son café.

Samedi 2 mars 2013, 7h30.

Bison Futé.

Le ciel s'éclaire à peine. La chicane s'élève noire sur un ciel grisâtre. Les nuages sont sur le point de crever. L'inscription "Bienvenu à la ZAD" si colorée, est noircie par la lumière ambiante. Les visages des garçons près de la cabane ne sourient pas. Ils disent "au revoir" et là, le bois au bout de la route vers la Paquelais grandit, grossit jusqu'à obscurcir le peu de lumière que le soleil concédait.

Un soir de mars 2013.

Au Gourbi.

Un soir noir et froid, un groupe de personnes cherchent une occupation. L'une d'elles lance :

– Et si nous partions sur un barathon ?

– Qu'est ce que c'est ?

– Le principe est simple : Aller de lieu de vie en lieu de vie pour les découvrir et rencontrer les personnes qui y vivent.

Ils partent à sept sur des vélos et avec un cubi de vin sous le bras. Au *No Name*, on parle espagnol, feu de bois, musique, chants, alcool... Au moment de repartir, l'un d'eux décide de rester. Les six autres empruntent le chemin qui mène à la route, mais bientôt, ils passent à côté d'un fossé, c'est un autre abandon. Ils arrivent à cinq à la *Sécherie* où un film est projeté dans la grange. L'étape est courte et le groupe se dirige vers la barricade du *Lascaz*. Là, dans la pénombre, des hommes discutent en cercle :

– En cas d'attaque, notre barricade est en première ligne et devra protéger les cabanes de la *Châtaigne*

– Oui, mais combien de temps nous tiendrons ?

– Le plus longtemps possible, et s'il le faut, nous la brûlerons !

.....

Il est 1h du matin, l'un du groupe "barathon" décide de dormir sur le lieu. Les quatre autres se dirigent vers La *Châtaigne*..... ;

Mars 2013.

Les Ardillères. D281.

Un gars roule à vélo en Direction des Ardillères.

Les nuages sont bas et la lune n'éclaire pratiquement pas la route.

Frontale éteinte.

Cette portion de la départementale est en descente. Le cycliste prend de plus en plus de vitesse. La route est libre de tout obstacle et de toute lumière. Tout à coup à 100 mètres du croisement des Ardillères, quelqu'un tousse à quelques mètres de lui. Il allume sa frontale et là, brusquement, apparaissent, à quelques centimètres, des bandes réfléchissantes collées sur les fourgons de toute une section de GM qui se fondent dans l'obscurité.

La roue-avant frôle la carrosserie, coup de frein, crissement de pneus, mains crispées sur les poignées, virage à 180°.

Premiers jours du printemps 2013.

D281.

Sur le bitume qui se réchauffe aux premières bouffées de soleil, de jeunes hommes au torse nu parlent fort et s'invectivent en riant.

L'un d'entre-eux est adossé à une caravane sans bouger.

Un autre vocifère en faisant de grands gestes dans plusieurs directions à la fois. Deux autres enfin arrivent en s'agitant autour d'un scooter à demi démonté. Plus loin, un chien furète autour de camions antiques aux centaines de milliers de kilomètres au compteur. Le vent chasse de nombreux nuages, lesquels traversent le bois d'à coté. La brise emporte très loin les mots criés.

Tout à coup, le silence est là, qui dure le temps de cigarettes roulées et partagées.

**Printemps 2012. Dimanche après midi.
Sur un chemin avec des ornières de tracteur,
perpendiculaire à la D281.**

Trois passants marchent sur le chemin. Un homme et deux femmes. Il fait soleil. Un bosquet d'arbres sur la droite est ombragé. Les trois marcheurs longent une yourte, une caravane, un bâtiment de bois à un seul niveau, des barrières en bois, divers objets usagés aux matériaux hétéroclites.

Au milieu du bosquet, il y a d'autres humains assis sur des chaises rafistolées et bricolées. Il y a aussi des animaux : des chèvres à coté d'un bâtiment en bois, un chien, des oies et des poules qui vont et viennent autour des gens.

Les gens se saluent et commencent à discuter. Plus tard, l'une des personnes présente emmène les marcheurs dans les prairies voisines. Ils nourrissent, caressent et brossent les ânes. Ils discutent aussi autour d'un puits. L'hôte explique des mots comme : Friche, *Vinci*, expulsion, exploitation, installation. Celui qui guide les marcheurs dit encore: " C'est maintenant qu'il faut y aller! Qu'est ce que vous attendez ? " Une femme sourit silencieusement. Un peu plus tard, les trois marcheurs reprennent le chemin en sens inverse.

Printemps 2013.

Les planchettes. D281.

Bientôt la nuit va tomber. Autour d'un four, ça commence à s'activer.

Les uns coupent les légumes, les autres étalent les pâtes. Quelques uns mangent, les rires et les cris de joie pleuvent assez fort. Un petit groupe, les étoiles plein les yeux, reniflent narines ouvertes l'odeur de la pizza qui sort d'un bloc d'argile.

Ça continue toute la nuit, tous se répètent :« Putain qu'elle est belle la vie. »

04/2013.

La Saulce.

Nuit noire.

- Il manque quelque chose ! S'exclame l'un des deux hommes.
- Qu'est ce qui se passe ?

Ces deux cyclistes regardent autour d'eux . Le carrefour est désert, pas de lumières, pas de mag-lite surpuissantes.

- Où sont partis les keufs ? dit le plus petit des deux.

« HUM HUM »...

Le plus grand tend l'oreille et dit « Qui c'est qui tousse ? »

L'autre : « C'est un bleu dans la haie !!»

Ils s'accroupissent, longent la haie courbés en deux, et là, tombent nez à nez avec une vache qui tousse.

Dimanche 14 avril 2013.

Nantes, près de la Place du Commerce.

Le char d'un groupe de jeunes gens est un étrange aéronef : deux chariots de supermarché attachés l'un à l'autre et la grosse tête en grillage papier-peint est fixée dessus. Certains jeunes sont habillés en hôtesses de l'air et d'autres en vigiles. L'envergure des ailes de l'avion est de deux mètres au moins. Il est 14 heures, les gens sont en t-shirt et le soleil brille. Quelqu'un propose de démarrer avant le défilé officiel, mais le groupe préfère attendre.

Agents de sécurité et policiers ne tardent pas à arriver.

- Pas question d'entrer dans le défilé!

L'ambiance s'échauffe, un agent de sécurité abime le nez de l'appareil et fait rempart de son corps. Un homme en civil téléphone et parle fort aux jeunes. Un attroupement s'est formé.

Le pilote de ce char-avion est en fait un gros bonhomme à grosse tête rosée, une sorte de King-Kong policier aux couleurs mêlées, plein d'autocollants anti-aéroport et de publicités détournées. Il saisit dans les airs un second petit avion. Une grosse tête de Carnaval.

Le défilé démarre, il est très long. Plusieurs heures plus tard, les agents de sécurité laissent entrer le char zadiste à la suite de la parade officielle. Les Reines sont juste-devant, à plusieurs mètres de hauteur et balancent des bonbons du haut de leurs trônes, au milieu d'un bruit énorme.

Le char des jeunes gens démarre au milieu des sourires. Une dizaine d'agents de sécurité, bras-dessus bras-dessous,

l'isolent du char des Reines. Les gens qui marchent aux côtés de cet étrange avion portent aussi des petits masques en papier, certains en forme d'éléphant, une trompe, deux défenses. Les spectateurs attrapent les tracts qu'ils distribuent, sur l'un des masques, ils lisent, les yeux dans les yeux : « Nantes Capitale Verte, mon cul ! »
La plupart éclate de rire.

**Fin Avril 2013, un après-midi.
La Chèvrerie.**

Le ciel est bleu printemps.

La nature pousse, pousse, pousse. Les insectes volettent de fleurs en fleurs.

Trois personnes marchent sur un chemin et arrivent devant la cabane.

Un homme est là debout, il ne fait rien d'autre que les regarder arriver.

Ils se disent bonjour, s'embrassent, échangent quelques nouvelles.

Des chèvres vont et viennent, bêlent, broutent.

Un chien passe par là.

Un autre homme sort alors de la cabane, le regard hagard.

Il marche vite, tourne en rond.

Ses yeux marrons ont l'odeur de la terre humide sous les bottes.

Il dit à l'assemblée qu'on l'a volé, de l'argent et aussi son substitut à l'addiction qui le ronge.

Il commence à crier devant les autres qui restent plantés là.

Les autres lui demandent de se calmer, il continue à crier.

Il dit que puisque c'est comme ça, il va foutre le feu à la cabane, il prend une vieille cagette remplie de bouteilles de bière, en allume une et la lance sur la cabane, dans un coin de paille, sur le mur en bois.

Les autres le regardent et parlent entre-eux. « Qu'est-ce qu'on fait ? »

Deux autres cocktails volent en éclat dans une lueur rouge,

jaune et noire. Le feu commence à manger. Un apporte une bassine d'eau.

Après quelques palabres, les trois personnes du début partent et reviennent avec d'autres personnes. A leur retour, l'homme a cessé de réduire la cabane en fumée, fumée qui se dégage d'un petit tas noirâtre au pied du mur.

Les oiseaux n'ont jamais cessé de chanter durant tout ce temps.

**Un jour de mai 2013, vers deux heures du matin.
Sur la D281.**

La lune éclaire faiblement les arbres.

Des ombres noires se découpent dans un bleu sombre. Des nuages de vapeur planent bas sur la route. Un rossignol chante au loin dans le silence.

Une voiture jaune débouche de la route des Fosses Noires, tous feux éteints.

Elle s'engage sur la D281, sur la droite, doucement.

Une femme seule est au volant, elle parle « Chiche, je le fais ! » Et la voiture jaune s'élance avec lenteur dans un slalome entre les constructions à droite et à gauche alternativement, dans la nuit noire déserte.

La femme tourne le volant et se balance à chaque mouvement.

« Joker ! » Dit-elle et les feux de la voiture jaune s'allument un bref instant sur un pneu agrémenté de quelques fleurs. Puis la voiture jaune tous feux éteints et la femme contournent et reprennent leur danse chaloupée.

A cent mètres du carrefour de la Paquelais, le duo se met à filer plus vite tout droit. La femme crit : « Youhou ! Je l'ai fait ! C'est un nouveau jeu, le jeu des Chicanes ! »

2 mai 2013.

No Name.

Le bruit de l'italienne.

Il remplit de café le thermos et se met en route.

Il arrive devant un tas de palettes.

Il porte le thermos à ses lèvres. Le thermos s'ouvre alors, ébouillantant la moitié de son visage.

Il se met à genou et creuse un petit trou dans la sol, récupère un peu de boue qu'il s'étale sur la joue. Il rebrousse chemin et le tas de palette ne bouge pas.

6/5/13.

Gourbi.

Sur une terrasse, une batterie est installée. Une guitare l'accompagne, un ampli grésille.

Le rythme est lancé. Un fait des aller-retour dans la cuisine, revient avec un bout de pain.

L'atmosphère est douce et mate en intensité.

Un jeune regarde un quart de feuille et s'en délaisse.

Ceux assistant et ceux jouant ne forment plus qu'un.

6/5/13.

La Châtaigne.

Il sont cinq, la panse débordante du pantalon et la peau dorant au soleil. Un commence à dire qu'il ne pourra durer. Un autre le sourire au lèvres lui répond : « Profite du soleil, demain n'est pas encore, il se lève de lui-même, fais-donc pareillement. »

8/5/13.

La Châtaigne.

Elle siffle, elle tic-tic.

Un garçon lui demande : « Il s'appelle comment ton chien ? »

Levant la tête, elle lui répond avec un sourire : « Gladiateur, mais je l'appelle Glad-doudou. »

08/05/13 – près de minuit.

La Châtaigne.

Cinq personnes assises autour de la grande table de la *Citrouille Explosive*.

Des personnes parlent mexican et disent venir d'Atenco. Ils jouent de la musique dans la salle de réunion.

Tout d'un coup, une fumée blanche épaisse se répand dans la pièce. Les chiots se mettent à gémir.

- C'est des Lachrimos ! »

Trois personnes se lèvent et s'immobilisent, instant suspendu.

Une annonce : « Quelqu'un a utilisé l'extincteur. »

9 mai 2013.

Noë Bernard.

Une femme est debout devant une voiture contenant deux êtres humains. Le moteur tourne.

La femme se penche vers la vitre de droite. Ils parlent. Le son du moteur couvre un peu leur voix. La femme parle des animaux, des piétons. Les deux autres, de voitures, de surplus, de rapport de force. La femme parle de respect, de vivre ici autrement. Les deux autres, d'organisation, d'obligation, de circulation. Le moteur tourne toujours. Ils et elle parle de carrossable, pas carrossable. La femme dit « pas carrossable », les deux autres disent « on va faire remonter. » Le moteur tourne toujours et la voiture fait marche arrière avec les deux êtres humains dedans.

La femme reste debout sur le bord du chemin.

Fin mai 2013. Une nuit.

Entre la Gaité et le Champs de Ronces.

Une fille et un garçon marchent le long de la route. Le garçon porte une cagette dans ses bras, remplie de bouteilles vides. Il lui suggère de couper par les champs, elle accepte. Au fond du premier champs, une forêt. Ils se baissent et passent à genoux dans un chemin d'animaux. La seule lumière provient de la lune, elle ne pénètre pas sous les arbres. Soudain, ils s'arrêtent. Ils sont arrivés au bout d'une marre, seul le reflet de la lune sur l'eau l'indique. Ils restent là silencieux.

Puis :

- Tu vois, en quittant les chemins, tu découvres parfois comme ça un ou deux endroits pour lesquels tu trouves que ça vaut la peine de continuer à se battre. Parce que tu ne peux pas accepter qu'ils soient détruits.

Elle regarde le reflet de la lune, accroupie entre les arbres et sourit.

Ils continuent leur chemin à quatre pattes.

**Le 9 juin 2013 à 16h.
Place Royale Nantes.**

Trois cents à quatre cents personnes rassemblées.

Plein de drapeaux rouges et noirs.

Les gens démarrent, les slogans sont lancés : « Alerta ! Alerta antifaschista ! No pasaran ! Clément Mèric on te vengera ! »

Vers 17h30 à la croisée des trams, au bout d'un quart d'heure d'arrêt, les gens se dispersent. Les bars ré-ouvrent leur portes, des cris retentissent au loin, des odeurs de gaz lacrymogènes et une tension palpable.

La police est tendue, les coups de matraque pleuvent

Un jeune homme coincé contre un mur est entouré d'une dizaine de matraques. Des cris. La police recule. Une grosse chaîne métallique sort d'une veste, une gazeuse aussi. Les policiers sont balayés par un jet. Un policier, coincé entre la chaîne et la foule, s'agite, jette des regards brusques autour de lui et sort son revolver. Immédiatement la chaîne est lâchée à terre. Un tonfa explose la gazeuse. Un groupe arrive, ils sont en civil et portent des casques bleus avec une énorme visière et une collerette à l'arrière. Le jeune homme est jeté contre un mur, menotté, traîné à terre sur quelques dizaines de mètres. Les gens dans la foule lancent tout et n'importe quoi.

A 18h30, la police fait rentrer avec peine les deux opposants dans un petit commissariat de quartier. Une fois enfermés dans la cellule, cinq policiers débarquent, insultent, matraquent et savatent.

Une heure et demi plus tard, deux voitures banalisées partent vers le commissariat central. Dans chaque voiture, quatre policiers et une des personnes arrêtées.

« La prochaine fois c'est la balle en pleine tête », puis, « *Lonsdale* c'est facho, t'es un pote à nous. »

Les deux personnes restent enfermées 24 heures séparément, seules, sans repas ni boissons, stores ouverts et lumières allumées.

Vers trois, quatre heures du matin l'un des deux arrive à l'hôpital, emmené dans un véhicule de la Police Nationale.

11/06/13, 17h.

La Noë Bernard.

Une fille brune d'environ 17 ans se dirige vers un camion bleu où il est écrit « gendarmerie ». Quatre gendarmes sont debout à côté du camion, ils regardent droit dans les yeux la jeune fille s'avancer. La jeune fille regarde par terre, en l'air, les arbres et enfin les gendarmes.

Quand elle arrive à une vingtaine de mètres d'eux, un des gendarmes va au devant d'elle et lui demande :

- C'est pourquoi ?

- Je voudrais passer.

- Vous habitez ici ?

- Je voudrais rejoindre ma mère qui se ballade près de la ferme de la Noë Verte.

- Elle se ballade sur le chantier, ah oui vraiment ? Bon, vous habitez ici ?

- Euh... oui...

- Attendez ici.

Le gendarme monte dans le camion, prend un talkie et dit : « Oui chef, il y a une jeune-fille qui voudrait rejoindre sa mère, elle dit que sa mère se ballade. » « Couic tchouc tchouc » fait le talkie. Une voix grave d'homme lui répond.

Le gendarme :

- C'est bon vous pouvez passer.

- Merci, dit la jeune-fille.

Elle avance. D'autres camions bleus et d'autres gendarmes armés la fixe encore plus intensément. La jeune-fille regarde par terre, en l'air, les arbres et enfin les gendarmes.

Mardi 11 juin 2013, 17h30.

La croix des Quatre communes.

Plusieurs fourgons de gendarmes, tout autour de la croix, tous jambes écartées, droits, crispés de la nuque, équipés de matraques, portant des gilets pare-balles et des casques accrochés à leur côté. L'un d'entre-eux a des jumelles. Un autre un talkie dans la main et devant l'oreille. Une voix en sort : « Une famille arrive vers vous. » L'autre braque ses jumelles vers le haut du chemin. Un homme, une femme, une jeune fille et un petit chien débouchent de la droite.

« Igloo! » Crie la jeune fille. La "famille" descend tranquillement vers les gendarmes. La femme lève les bras à l'adresse de celui qui a les jumelles devant les yeux. La "famille" se rapproche doucement.

Le chiot vient renifler les grosses jambes de GM. La "famille" passe. Plus loin, une camionnette est garée et d'autres GM sont plantés devant une entrée de champ. La "famille" se rapproche toujours.

- On peut voir ce que vous faites ? Demande la femme.

- Non je ne crois pas! Répond le GM.

- Ah non vous ne croyez pas?! Mais moi j'en ai un peu marre de me sentir observée avec vos jumelles nuit et jour! Quand est-ce que vous allez avoir fini vos conneries de trous ?!

- Et vous quand est-ce que vous allez partir?

- Moi je reste jusqu'à la fin, jusqu'à ce que le projet d'aéroport soit abandonné. Au moins.

Elle reprend:

- Vous avez fini de nous observer?

- Vous faites pareil!
- Moi je n'ai pas de jumelles.
- Vos collègues eux ils en ont et en plus ils n'arrêtent pas de nous faire des doigts d'honneur, si vous croyez que c'est agréable!
- Bah, vous n'avez qu'à changer de métier!

Lundi 13 juin.

Noë Bernard.

Trois personnes sont en train de manger autour d'une table.
Deux des trois tartinent du fromage sur du pain.

La plus jeune, avec une voix d'enfant dit : « Maman, il est bon ce fromage. »

Dans l'instant qui suit, elle se met à hurler. Les deux autres lui demandent ce qu'elle a. Un demi-asticot agonise en se trémoussant sur la tartine de pain.

Jeudi 13 juin 2013 vers 19h00.

Chemin de l'Épine. Non loin du terrain de moto-cross.

Deux fourgonnettes blanches sont en stationnement sur le bord du chemin. Il s'arrête derrière, descend de son véhicule et avance. Une épaisse fumée noircie le paysage. Elle provient d'une barricade en feu située en travers du chemin devant les fourgonnettes. Quatre hommes âgés d'environ 30 à 60 ans sont présents. L'un d'eux lance : « Tiens en voilà un, il va payer pour les autres ».

Un des quatre hommes enchaîne : « On va t'emmener avec nous à la gendarmerie. »

Il répond que les RG ainsi que les forces de l'ordre l'ont déjà filmé et photographié lors de manif ou rassemblements.

Il parle calmement tandis que le ton monte du côté adverse.

L'un d'entre eux lance : « Il lui manque une dent, on va lui casser les autres. »

Un des 4 hommes lui dit : « Moi je vais te prendre ça » en se rapprochant de lui et levant le bras en direction du zandana qu'il a sur la tête. Il l'en empêche en lui déviant le bras avec le sien.

Il recule doucement, fait demi tour et se dirige vers sa voiture. Arrivé à la hauteur de celle-ci, il reçoit un coup de pied dans les côtes et se retrouve au sol. L'empreinte de la chaussure est visible sur la portière arrière gauche qui se retrouve enfoncée. Il est roué de coups de pied, de coups de

poing dans la tête, le thorax et les côtes. Il réussit à monter dans sa voiture par la porte arrière et à se mettre à la place du conducteur. Un des plus âgés continue à le frapper. Des menaces de les incendier avec le véhicule sont proférées.

Une femme assise dans la voiture en passagère avant ouvre sa portière. A cet instant un homme lui hurle : « Toi tu bouges pas ! » Des menaces de les brûler dans leur voiture sont réitérées.

Le conducteur est à nouveau frappé. Il a le visage en sang. Son agresseur tente de prendre la clé laissée sur le neiman. La passagère réussit à s'en saisir avant.

Le conducteur de la voiture respire avec difficulté. Un des quatre hommes tire sur la portière. Le conducteur respire par saccade puis réussit à refermer la portière. Lui et la passagère tremblent en remettant la clé de contact. La voiture démarre et ils partent en marche arrière.

Jeudi 13 juin 2013 vers 19h00.

A l'intersection D42 et Chemin de la Noë Bernard.

Une femme et un homme circulent à bord d'une voiture sur la D42. A la hauteur du croisement, deux flics sont au milieu de la route. Le conducteur, visage en sang, s'arrête devant eux. Ils lui demande ce qui lui arrive. Il répond qu'il vient de se faire agresser. L'un des flics lui répond : « Faudrait aller chez un docteur. » Le conducteur descend de voiture et titube. Il dit que les agresseurs sont encore là, tout proches. Le flic lui répond qu'ils ne peuvent rien faire car occupés à autre chose.

20 juin 2013.

Sur la D281 (route des chicanes).

Au cœur de la ZAD, sur la D281, il ne passe pas de voitures.
De gros rochers de plusieurs tonnes ferment la route de part
et d'autre.

Le chant des oiseaux, la brise qui caresse les joues, l'odeur
de l'humus.

Deux nuits plus tard, des tracteurs déplacent les rochers et
ouvrent la route.

Juillet 2013.

La Gaité.

Une cabane, grande. Des gens assis et debout, des vélos. Un jeune homme arrive et demande à l'assistance de l'excuser pour son retard. Quelques minutes plus tard, le groupe se met en marche derrière lui vers un chemin tout droit voûté d'arbres. Il se baisse vers le sol, cueille des plantes, les chiffonne, les met sous son grand nez, en racontant des histoires. Les brins d'herbes passent de nez en nez, de bouche en bouche. Des commentaires sur les odeurs, les goûts, l'utilisation des plantes. Le groupe chemine doucement sous les arbres, de plante en plante, se courbe, s'agenouille. Le jeune homme parle toujours, de sa large bouche souriante ;

- Peut-être va-t-on trouver le piment royal qui va sauver la ZAD !

Puis,

- C'est quand même sympa de voir des plantes pas arrosées de lachrymo. Au *Sabot*, entre deux affrontements quelqu'un a crié : « Est-ce que ça se mange le Maalox !!!! ? »

« Bah oui, évidemment pourquoi ? »

« Parce que j'ai mangé une pomme !!! »

- C'est une histoire célèbre maintenant sur la ZAD, conclue le jeune homme.

Le 25 07 2013.

La Gourbi.

Le soleil descend doucement derrière la haie et la scène de La *Gourbi*.

Une jeune femme se joint à un groupe qui est en train d'écrire.

Elle : « Non, je ne vais pas y arriver. »

Les autres : « Mais si c'est simple du ne dis pas Je et tu ne donnes pas de jugement de valeur. »

Elle : « Je vais me complaire dans le mutisme... »

Derrière eux, le tajine cuit sur le feu, silence, tout le monde écrit.

Journal Intime Collectif de la ZAD / n°2

Il y a de la place ici pour écrire un texte pour une session du JIC sur la ZAD... une contribution pour le recueil n°3



Nous remercions tous les participants du JIC de la ZAD



**zad.nadir.org
ejic.com
carnetsnddl.blogspot.fr**



JTC[®] de la ZAD

Notre Dames des Landes (Loire Atlantique)
février 2014

**Journal
Intime
Collectif**
de la ZAD

n° 3



Les ateliers du Journal Intime Collectif continuent toujours sur la ZAD. A un rythme irrégulier, car d'autres occupations toutes aussi importantes nous occupent. Autonomie de vie oblige.

Les écrits de toute sorte foisonnent autant que nos cultures, nos constructions, nos balades nocturnes. Les textes du JIC, ces écrits mineurs, sans jugement de valeur, témoignent de l'importance de ce quotidien fait d'une multitude de petits évènements révélateurs de notre libre mode de vie.

Voici les derniers textes de l'année 2013, nous vous attendons nombreux pour d'autres sessions en 2014.

La ZAD, janvier 2014

Les règles du jeu du JIC

**

Les sessions du JIC sont ouvertes à tous ceux qui souhaitent apporter au moins un texte (en tête ou sur papier) . Il n'y a pas de spectateur. Pour y participer, il faut écrire un texte (ou plusieurs) décrivant une scène observée dans l'espace partagé (ici la ZAD).

Les textes :

- décrivent des scènes ou paysages réels, des personnages anonymes;
- sont écrits
 - de manière strictement descriptive;
 - sans psychologie ou jugement de valeur
 - sans utiliser le pronom je; (-> il ou elle etc.)
- sont écrits au présent;
- sont précédés de la date, de l'heure et du lieu;
- font minimum 3 lignes.

Au cours des sessions les textes sont lus et débattus à l'aune de cette charte. Sans discussion sur l'inérêt ou le bien-écrit des textes. Les textes rentrent ou pas dans l'œuvre collective.

NB : Il y a beaucoup de choses qu'il est impossible de dire avec le JIC.

Les textes

Aout 2013.

Ici Aussi.

Sous le soleil couchant, les herbes dorées blondissent encore. De l'horizon légèrement bombé du champ dépasse une structure tissée de ciel et de branches de noisetier surplombant un mur circulaire en terre nacrée.

A côté du kerterre, des paires de pieds piétinent dans un trou. Des corps s'agitent en contre-jour devant le soleil rougeoyant maintenant : Des formes noires bougent dans un rythme asynchrone, les pieds s'enfoncent dans la boue orange.

08/08/13.

Ici Aussi – La douche.

Elle détache ses sandales et pose ses pieds nus sur le sol de planches. Elle retire ses vêtements et les suspend aux clous. Elle trempe le gant de toilette dans la bassine d'eau et savonne. Elle inspire et se frotte vigoureusement avec l'étoffe froide. Face à elle l'étendu des herbes sèches ondulent en vagues et les grands arbres déversent leurs ombres sur le sol. L'eau grise ruisselle sur son corps. Sa peau, hérissée, luit au soleil du soir.

Dans la haie de ronces, une araignée jaune et noire, grosse comme un pouce.

Jeudi 8 aout 2013 - nuit.

No Name – Noé Bernard. (No – No).

Ils sont quatre à partir. Pas de lune dans la nuit. Un jeune homme prend la tête.

Ils se fraient un chemin entre les herbes hautes et les buissons avant de s'enfoncer tout à fait dans la forêt. Les rumeurs festives sont vite étouffées par le bruissement des feuilles et le chant des grillons. Ils suivent le jeune homme à la casquette à travers la nuit d'encre. Leurs pas, leurs voix sourdes et leurs rires égrainés s'accordent à la symphonie nocturne. Ils se frôlent et les branches les agrippent. Ils contournent les ornières gorgées d'eau. Odeur lourde de la terre humide. Par moment, les étoiles percent le feuillage.

Ici Aussi : Ils sortent du bois. Sont rejoints par d'autres. Autour d'un feu, ils se serrent et font tourner une bouteille de rhum avant que le sommeil ne les enlace tout à fait.

Vendredi 9 août 2013 – 15h30.

Terrazad – parking.

Nouées sur le haut.

Sur le côté, une planche, une corde blanche,

Qui tiennent ensemble.

Posés dessus, des vélos.

Un rouge, un bleu, un porte-bagages

Une sacoche noire.

**Le 10 août 2013 – 16h.
Noë Bernard.**

Ils s'approchent à petits pas. Ils marchent accroupi. Il jette un coup d'œil derrière le mur. Elle jette une grosse poignée de foin sur le feu. La fumée envahie la ruine. Le jeune homme s'empare de la fourche, une guêpe frôle son visage. Il se réfugie sous sa capuche. Le nid succombe sous les coups de manche.

Le 11 aout 2013.

Ici Aussi.

Autour du cabane-tente une quinzaine de personnes s'affairent. Sur le champ vallonné au loin, un dôme de fins branchages tressés, enchevêtrés, dont les pieds de terre orange sont planté dans l'herbe haute.

Un homme aux cheveux filasses, un peu courbé, appareil photo à la main, répète à chaque personne en criant : « Où sont les verres ? Y sont où les ... Et ça tu l'as trouvé où ? »
Personne ne répond. Puis quelqu'un sort : « Je l'ai trouvé par terre, dans le ciel il y avait rien. »

Dimanche 11 aout 2013.

Kerazad.

A califourchon sur son jdembé, il s'exclame : « On aurait pu mettre plein d'amplis dans le champ ! » Il refuse le spirutonix au jus de mure et reprend sa frappe sur la peau tendue.

**Dimanche 11 août 2013 – 01h00.
Entre Noë Bernard et Noë Verte.**

Ils sont en voiture. Ils approchent de la Noë Bernard par un chemin plein de nid de poules. Après un virage, ils tombent face à trois humains affairés. L'un d'eux se présente et dit : « Désolé, nous attrapons des chauves-souris, on retire le filet et vous pouvez passer. »

Ils leur apprennent qu'une plante rare se situe sur un chemin proche et est entourée de rondins qui la signalent.

Dimanche 8 septembre -15 heures.

Moulin de Rohane.

Camion rouge, grand, imposant. Quelques jouets de pastique mêlées aux herbes jaunissantes. L'herbe danse au gré du vent. Un bruit de courses joyeuses. Un chien s'ébroue.

Un autre chien blanc comme neige suit, presque sans bruit.

Un troisième chien en arrêt, oreilles dressées.

Un chien roux suit derrière, il traîne un peu la patte, s'arrête, rebrousse chemin, s'assied.

Les enfants courent, bousculant les branches d'arbres tombées ici et là. Il fait froid. Une femme crie une phrase.

Personne ne réagit. Elle retourne à l'intérieur du camion et referme la porte. L'un des enfants trébuche. Le chien roux se redresse.

Les deux enfants rient, reprennent leur course. Un crapaud apparaît en même temps que la femme qui à nouveau près des enfants.

Elle leur montre le crapaud luisant, mordoré, presque couleur bronze, dans l'éclat d'un rayon de soleil apparu tout aussi soudainement. Le ciel est devenu rose.

« Les couleurs chantent t'as vu » dit l'un des enfants.

Il bat des mains, sautille. Le crapaud fait un bond puis ne bouge plus. Les chiens sont immobiles. L'autre enfant lève la main pour prendre le crapaud.

Le crapaud est dans la main de l'enfant.

« Plus jamais il ne va pleuvoir » dit l'enfant.

Il fait une grimace, un peu la même que le crapaud. Les deux enfants secouent la tête.

Le crapaud les regarde.

Jeudi 12 septembre 2013 - 22 heures.

Au Maquis.

Soirée bleue profonde calme. Pommes de terre fumantes sur la table poussiéreuse. Pelures grises laissées sur le sol poudreux comme y dessinent une partition. Bruits stridents de klaxon appuyés de plus en plus fort.

Arrêt, des corps se figent.

— C'est la Police, dit un.

— Ils ont fait la fête dit une autre.

La lumière s'éteint à l'intérieur du champ.

Lumière éteinte de la voiture passe comme une ombre.

Sa couleur est impossible à distinguer.

Elle roule de plus en plus vite et de plus en plus proche.

Corps aux muscles bandés.

— Ce n'est pas ... , commence à dire la femme.

Les deux hommes lui font signe de se taire.

Le plus jeune éteint la lampe.

Souffles courts. Crissements de frein.

Le plus âgé des deux hommes bondit, se met à courir en direction de la voiture. Bruits de voix, sons indistincts.

Le jeune homme se rapproche de la voiture.

Seule maintenant, elle respire lentement dans un silence de plus en plus profond, long.

Le jeune homme revient seul. Sa marche est lourde, ses épaules baissées.

— Ils ont tiré, dit-il.

— C'est impossible, dit-elle.

Lui, hausse les épaules, rallume la lampe.

13 septembre 2013.

La Wardine.

Il y a un fauteuil relié à une bicyclette qui entraîne le tambour d'une machine à laver, au soleil, dans le champ. Dessus avec un livre dans le ciel à droite le soleil qui se cache derrière les nuages, lumière nimbée de gris, noir anthracite. Derrière dans la grange, des gens, gente dansent sur de la musique traditionnelle. Les rides du front se plissent. Plus loin, dans le pré, deux hommes redressent de l'enclos où paissent un âne et un mulet. Pas de murs. Horizon.

Mi-septembre.
Entre Maquis et Wardine.

Une journée ensoleillée. Un couché de soleil. Elle marche entre la Maquis et la Wardine.

Sur ce champ, la pénombre de la forêt contraste avec la clarté de l'herbe. Un nuage de brume suspendu à mi hauteur des round baller tapissent le champ.

18 septembre 2013.

Notre Dame des Landes – ZAD.

Un puits d'argile. La terre rouge. La terre blanche. La terre aux pieds. La boue. La terre boursoufflée. Le potager s'étend grand, à côté de la maison. Une jeune fille pose une échelle sur la terre. Elle cloue des planches.

Mardi 24 septembre – 23 heures.
Les Planchettes – La Sècherie.

Les Planchettes.

- Des coups de marteau ?

Deux hommes et une jeune femme se lèvent et courent vers le champ à côté.

Des flammes au loin.

La jeune femme prend un talkie-walkie et lance un appel au feu.

Les deux hommes et la jeune femme partent en courant en direction de la Ma-fachée en criant « au feu », un petit chien reste sur place.

Ils continuent à courir vers le Gourbi avec d'autres personnes.

Ils arrivent devant des flammes rouges et des crépitements de fondations qui crament.

Trois camions de pompiers sont présents. Les pompiers parlent aux boueux.

La Sècherie est en train de partir en fumée.

Le groupe s'avance vers La Sècherie, et là, quelques pompiers essaient d'éteindre le feu avec d'autres personnes. Un groupe est planté là devant les ruines. Une femme dit à une autre femme qu'un chien est mort dans les flammes.

Mardi 24 septembre – 23 heures.
Les Planchettes – La Sècherie.

Les Planchettes.

– Des coups de marteau ?

Deux hommes et une jeune femme se lèvent et courent vers le champ à côté.

Des flammes au loin.

La jeune femme prend un talkie-walkie et lance un appel au feu.

Les deux hommes et la jeune femme partent en courant en direction de la Ma-fachée en criant « au feu », un petit chien reste sur place.

Ils continuent à courir vers le Gourbi avec d'autres personnes.

Ils arrivent devant des flammes rouges et des crépitements de fondations qui crament.

Trois camions de pompiers sont présents. Les pompiers parlent aux boueux.

La Sècherie est en train de partir en fumée.

Le groupe s'avance vers La Sècherie, et là, quelques pompiers essaient d'éteindre le feu avec d'autres personnes. Un groupe est planté là devant les ruines. Une femme dit à une autre femme qu'un chien est mort dans les flammes.

1ère semaine d'octobre.

La Bellish.

— J'ai perdu mon paquet de tabac.

— Bah nous on en a trouvé un.

— Y ressemble à quoi c'paquet ?

— Ya du tabac, des feuilles, deux boulettes de chit et deux petites...

— C'est l'miens, tu m'l'as volé.

— D'où chté volé ? J'lai trouvé dans les broussailles.

— Il a pas pu passer de la cuisine aux broussailles.

Ya une phrase que je dis pour ça : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse. »

— Ouais, c'est ça ouais ! Avec un gros soulèvement de sourcils.

Sur ce, elle lui tend le paquet et lui s'en va.

Deux jours plus tard.

Youpi-Youpi.

Elle propose une clope à l'assemblée.

Lui : « Tu l'as trouvé où celle-là ? »

Elle rigole. Il rigole.

Mercredi 2 octobre – 14h30.

Noë Bernard.

Un vieil homme à vélo monte la petite pente. Il s'arrête devant un camping-car jauni, entouré de bâches, de bambous, de planches et de fenêtres empilées, telle un jeté de mikado. Il interpelle une femme courbée, en train de creuser avec acharnement à l'aide d'une petite serfouette.

– Bonjour ! Hèle-t-il.

La dame relève la tête.

– Bonjour, lui répond-t-elle en souriant.

– Alors, on construit ! Cri-t-il de l'autre côté du fossé.

– Bah, pas exactement, là je fais une rigole pour l'écoulement de la pluie.

– Vous avez un fait un joli jardin. Je passe souvent par là.

La femme se rapproche.

– Oui, lui c'est le petit, là-bas, près de la serre il y a un plus grand potager.

Le vieil homme regarde au loin en clignant des yeux.

– Vous voulez venir voir ?

L'homme regarde autour de lui. Le fossé les sépare toujours.

– Il faut prendre là-bas par le petit chemin.

Le vieil homme pose son vélo à terre et rejoint la femme.

– Oh dame, vous avez une belle cabane là.

Ils se dirigent tout deux vers une yourte posée sur un planché de palette.

L'homme rentre la tête à l'intérieur.

— C'est grand, dame ! Et là vous avez quoi dans la serre ?

— Heu... Des tomates et des poivrons.

Le vieil homme pénètre à l'intérieur de la serre.

La femme reste à l'extérieur et fronce les sourcils en regardant au fond de la serre, des branches qui ne sont ni des tomates ni des poivrons.

L'homme s'exclame :

— Ah dame, c'est bien, cette années elle n'ont pas été malades, l'année dernière j'avais trente pieds, on a mangé trois tomates.

Il ressort de la serre et jette un regard alentour du haut de la butte.

La femme :

— C'est quoi les bêtes qui beuglent bizarrement le soir, je n'arrive pas à savoir ?

Le vieil homme ouvre les yeux grand et reste silencieux.

Après un temps.

— C'est les génisses, dame.

— Les génisses ?

— Dame oui, c'est les génisses du fils, elles sont par-là, derrière.

— Ça fait un drôle de cri, on dirait un genre de brâme mais en plus aigu.

Un son éraillée sort de la bouche de la femme.

— Vous êtes sûr ?

Un matin d'octobre.
A côté de la Salamandre.

Il est dans son lit.

Des chiens aboient.

Des voix féminines appellent, demandent s'il y a quelqu'un.

Il va à la rencontre des voix.

Elles lui demandent si elles peuvent lui poser des questions, c'est pour leurs études, leurs cours de français.

Octobre.
Ici Aussi.

Le soleil descend imperceptiblement sur le champ. Et transperce les feuillages du toit. Plus bas, des petites pépites de lumière verte constellent le mur de terre. Une légère brise fait grelotter les fins branchages. Dehors, des galettes de terre et paille atterrissent sur le toit bombé et parfois le survolent avec des rires. De la boue éclabousse, le ciel s'assombrit. A travers l'ouverture arrondie, une lune rouge se lève.



Nous remercions tous les participants du JIC de la ZAD

zad.nadir.org
ejjc.com